

NAHAR MISRAÏM
*Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel
des Juifs d'Égypte (ASPCJE)*

Octobre 2024

4e trimestre 2024 - N°99

11 euros

Sommaire

Comptes rendus des cercles de lecture :

- p.2 – Le 29 juin : Jacques Effinger : Pour un poney roux du Sinaloa
N. Harari Damoiseau
- p.3 – Le 28 septembre : Rosie Pinhas-Delpuech
Le typographe de Whitechapel
Michel Mazza
- p.5 – Réunion du 22 septembre avec Yoram Meital, Magda Haroun et Samy Arié
N. Harari Damoiseau
- p.9 – Joseph Rosental et Joseph Rosenthal
André Cohen
- p.13 – Portait : Félix Benzakein
André Cohen
- p.14 – Témoignage : Liliane Luxardo
Gigliola Luxardo
- p.15 – Souvenirs : Ovadia Zacot
- p.16 – Films et conférences remarquables
André Cohen
- p. 18 – Vu dans la presse : Haïm Saban
decideursmagazine.com
- p. – 19 Hommage à Didier Monciaud
Isabelle Lendrevie
- p.20 – Joyce Blau
A propos du livre Juifs d'Égypte
Yvette Gabbay
- p. 21 – Livres à lire
André Cohen
- p.23 – Nos lecteurs nous écrivent
- p.24 – Nos prochaines activités

Éditorial

Le troisième trimestre est toujours pauvre en activités, vacances d'été obligent.

Mais septembre 2024 s'est distingué par deux réunions importantes qui se sont tenues à une semaine d'intervalle.

Il s'agit d'une part de la conférence donnée par trois personnes très rares dans nos rencontres :

- Le professeur Yoram Meital, spécialiste de l'Histoire des Juifs en Égypte,
- Magda Haroun, présidente de la Communauté résiduelle des Juifs en Égypte
- Samy Arié, fils de « Titi », attaché à la préservation des synagogues, des anciens lieux et sites atrimoniaux juifs.

L'autre rencontre a été le cercle de lecture présentant les ouvrages de Rosie Pinhas-Delpuech, de très haut niveau.

Ce mois de septembre a aussi été marqué par l'édition de l'ouvrage remarquable du professeur Meital et par le lancement de la souscription aux « Actes du Colloque du Cinquantenaire ».

Le mois d'octobre, marqué par la commémoration du terrible pogrom du 7 octobre 2023, est néanmoins ouvert à l'espérance par le début de l'année 5785, que nous vous souhaitons douce et heureuse.

Bulletin trimestriel – (4 numéros par an) : Abonnement papier et numérique + adhésion : 50 euros

Abonnement bulletin papier 40 euros - Abonnement numérique 30 euros -

Secrétariat et abonnement : André Cohen, Tél. : 06 11 84 26 31

ASPCJE, Boîte Postale 58, Maison des Associations, 181 av. Daumesnil 75012 Paris

Courriel (e-mail) : aspcje@gmail.com Site : www.aspcje.fr

Présidente : Nadia Chalom

Directrice de la rédaction : Nanette Harari Damoiseau

Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774 ISSN : 024

Imprimerie Moderne de Bayeux 7 rue de la Résistance – 14400 BAYEUX

Comptes rendus de nos activités

Compte-rendu du cercle de lecture du 29 juin 2024 avec Jacques Effinger : « Pour un Poney roux du Sinaloa », éditions Publibook.

Nous étions assez peu nombreux pour cette dernière rencontre avant les congés d'été. Pourtant le titre du livre et son sujet, différent de nos cercles habituels, avait de quoi intriguer !

Ce roman, inspiré d'une histoire vraie, traite de la cryptozoologie ou science des animaux cachés.



L'auteur n'a pas de racines juives, et encore moins égyptiennes. Mais il parle au nom du héros, avec lequel il a travaillé dans l'agro-alimentaire pendant près de deux ans,

Ce collègue, avec lequel il s'est lié d'amitié, est né en Égypte, à Assouan précisément, et est arrivé très jeune en France avec sa famille, d'origine modeste mais cultivée. Après ses études, à la recherche d'un premier poste, il a été embauché dans une grande firme agro-alimentaire où il fait bientôt partie du cercle rapproché du principal actionnaire du groupe. On lui confie des missions importantes d'aspect commercial, jusqu'à la participation à une unité de recherches sur « le grand poney roux du Sinaloa », animal mythique dont subsistent seulement quelques spécimens à travers le monde.

Notre narrateur nous apprend que le FMI a lancé des programmes de recherche pour vaincre la famine, en ressuscitant des espèces animales ou végétales disparues. Il se trouve que certains animaux possèdent des substances vitales pour l'industrie électronique et la science, dont le dodo de l'île Maurice, le petit cerf des cavernes et d'autres, comme le poney roux du Sinaloa (région du Mexique). Il y aurait 380 espèces disparues, mais seulement une trentaine sont intéressantes pour l'élevage ou la science.

Dont le poney roux qui descend des Shetland, et qu'on soupçonne d'avoir beaucoup de substances intéressantes dans son squelette et son poil.

Par le hasard de la génétique l'un d'eux est né dans un élevage en Normandie. Il est acheté par une famille pour leur fils, à proximité d'une multinationale qui repère l'animal par hasard. Ils ont des femelles mais pas de mâle.

Ils parviennent à l'enlever après avoir blessé le petit garçon, et le héros, qui a assisté au drame, est culpabilisé, brisé moralement. Il cherche d'abord un réconfort dans la religion, puis dans l'amour d'une femme. Il a ensuite démissionné de cette entreprise et a émigré en Israël où il vit toujours.

Le poney a été emmené en Autriche, où il a été reproduit pour reconstituer l'espèce. Ils ont besoin d'élevages avec plusieurs centaines d'animaux. Mais la commercialisation et surtout le processus d'homologation sont assez longs.

Questions : Quelles sont les particularités de ce poney ?

La nuit, dans le local où il vit, on remarque des exhalaisons bleutées qui proviennent du bromure de sodium. Par contre il ne faut pas le nourrir directement à la main, sinon il la mange...!

Quels sont les végétaux qui ont été reproduits ?

Il y a des fruits proches des mirabelles, à haute teneur énergétique. Ils ne sont pas très bons au goût mais intéressants par leurs substances. On trouve aussi des matières dans l'if, dans le troëne.

Qu'est devenu le poney ?

Le poney est mort de mort naturelle mais il a eu des descendants et il y a déjà des substrats qui sont exploités.

C'est quand même assez marginal au niveau alimentaire mais pas au niveau scientifique.

Quelle est la part romancée du livre et quelle est la part véridique ?

Le livre colle assez près à la réalité. Notamment tous les personnages du livre sont en vie actuellement. Bien sûr j'ai changé les noms. Le petit garçon s'est remis de ses blessures mais est resté handicapé.

Quels sont les risques ? Par exemple si un animal s'évade d'un élevage ?

Aucun pour les consommateurs, Par contre les personnels de laboratoire travaillent au milieu de champs magnétiques, ou de radiations du fait des produits employés pour traiter les gènes.

En conclusion tout ceci montre un côté de la recherche industrielle que le public est loin de connaître. Cela semble assez irréal. Merci à Jacques Effinger de nous avoir permis de l'entrevoir...

Nanette Harari Damoiseau

Compte rendu du cercle de lecture avec Rosie Pinhas Delpuech le Samedi 28 septembre 2024

Nous étions bien plus d'une vingtaine de participants à ce cercle de lecture, et nous ne l'avons pas regretté. Nous avons eu le plaisir de recevoir **Rosie Pinhas Delpuech** venue nous présenter son dernier ouvrage « **Le typographe de Whitechapel.** »

Notre conférencière nous fait un résumé de son cursus qui n'est pas une ligne droite, mais qui s'avère assez mouvementé et particulièrement riche.

Elle est née à Istanbul et a naturellement appris le turc à l'école primaire, puis a fréquenté un lycée de langue française. Après une licence en France, elle est partie en Israël où elle a obtenu un doctorat et enseigné à l'université. Elle est ensuite revenue en France.

D'emblée la question de la langue maternelle est posée. Est-ce le français de la maison ? Le turc de l'école ? Et le judéo-espagnol de sa grand-mère, où se situe-t-il ?

Revenue en France en 1984, elle abandonne l'enseignement, préférant se consacrer à l'écriture et à la traduction. Maîtrisant parfaitement les deux langues, elle traduit des livres de l'hébreu vers le français, ce qui s'avère ardu. Parallèlement, elle écrit plusieurs livres en français.



D'emblée elle se confie à la salle. En abordant ce passage, elle ne peut s'empêcher d'essuyer une larme furtive en évoquant un précédent livre : « L'angoisse d'Abraham », écrit en souvenir d'une amie chère, Jacy, qui n'est plus.

Mais comment conçoit-elle l'écriture d'un livre ? Eh bien ce sont des êtres qu'elle côtoie et qui deviennent des personnages du livre.

Notre conférencière nous révèle quelques événements qui l'ont marquée et qu'elle éprouve le besoin de relater. De quoi s'agit-il ? C'est la nostalgie qui l'étreint quand elle évoque le cas du décès de sa grand-mère lorsqu'elle n'était âgée que de 11 ans.

Revenant à son enfance, elle nous confie qu'Alexandrie et Istanbul ont des points communs. Ce sont des villes cosmopolites, aussi se sent elle particulièrement à l'aise parmi-nous, nombreux alexandrins.

Intellectuelle et curieuse de nature, c'est ici une qualité, lors de son long séjour en Israël, Rosie Pinhas Delpuech s'interroge sur l'adoption de l'hébreu comme langue nationale. C'est la ténacité d'**Eliezer Ben Yehuda** qui a permis l'adoption d'une langue qui n'était précédemment utilisée que pour les prières. Il impose à ses proches d'abandonner le yiddish et de ne s'exprimer qu'en hébreu.

Yossef Haïm Brenner est l'un des trois fondateurs de la littérature israélienne. Il fait preuve d'une maturité précoce, puisqu'à l'âge de 15 ans il lit des livres « interdits » dans la Yeshiva où ses parents l'ont placé. Coïncidence, 1881 est l'année de naissance de Brenner, de la grand-mère de Rosie Pinhas Delpuech, et c'est aussi celle d'Atatürk.

À l'âge de 21 ans, ne pouvant émigrer en Amérique faute de moyens, il se rend à Whitechapel, un quartier de Londres où la misère est généralisée, et où il rencontre des juifs émigrés très pauvres que l'on peut qualifier de Lumpen Proletariat.

C'est à la même époque que Jack London publie un livre sur Whitechapel où il précise que les juifs de ces quartiers sont pour la plupart, des chiffonniers, et que leur rêve c'est d'émigrer en Amérique.

L'usage du yiddish est répandu parmi cette population. Brenner, en comparaison, constate que l'hébreu, langue de la bible, est rédigée dans un style simple et compréhensible, et souhaite convaincre cette communauté d'adopter l'hébreu comme langue parlée et écrite. La pauvreté de cette population est telle que les journaux servent, faute de mieux, de papier d'emballage.

Pour promouvoir ses idées, Brenner lance une revue en hébreu qui aura un certain succès car elle sera diffusée dans plusieurs capitales européennes.

En 1908 Brenner se rend en Palestine où il constate que les langues utilisées sont l'anglais, l'arabe, le russe, l'allemand et le yiddish. Son plus grand souhait, c'est de voir l'hébreu s'imposer comme langue principale. Comment s'y prendre ? Le défi est redoutable. Il faut « inventer » une langue, et attribuer un mot à chaque objet que la bible qui date de plus de 2 000 ans n'a jamais traité.



Ainsi au fil du temps, graduellement, l'hébreu finit par acquérir le statut d'une langue parlée, alors que jusqu'ici elle n'existait que sous la forme d'une langue écrite, principalement utilisée pour les prières.

L'année 1914 verra des vagues d'immigrants fuyant les zones de combats arriver en Palestine, mais la guerre y sévit aussi, la Grande Bretagne et la Turquie se livrant des combats pour y assoir leur hégémonie. Certains de ces migrants expulsés par les autorités turques trouveront refuge en Égypte, en partie à Alexandrie.

Le 1^{er} mai 1921, drapeaux rouges en tête de cortège, des ouvriers juifs défilent à Jaffa ville arabe, où ont lieu nombreuses agressions anti-juives. Plusieurs juifs seront assassinés dont Brenner et ses compagnons. Autre sujet que notre présentatrice ne peut aborder sans émotion. Il s'agit de la langue allemande, que sa mère a apprise à Istanbul dès l'école maternelle. En 1933, on brandissait sans retenue ni arrière-pensée, un drapeau à croix gammée. On voulait à ce moment répandre la culture germanique qui avait bonne presse.

Mais en novembre 1938, c'est la nuit de cristal, et pendant toutes ces années, la mère de Rosie Pinhas Delpuech avait travaillé dans une firme turco-allemande.

Notre conférencière rappelle qu'au procès d'Adolf Eichmann chaque intervenant s'exprimait dans sa langue maternelle ; mais l'allemand sera la langue la plus utilisée, par l'inculpé et par certains témoins. Le code juridique sera celui du mandat britannique et...de l'école de Francfort.

À ce stade de cet exposé passionnant, la parole est donnée à la salle et nous assistons à un foisonnement de sujets abordés dont nous essayerons de rendre compte :

- **Whitechapel** : La misère décrite dans le livre est toujours d'actualité, mais les émigrants juifs sont maintenant remplacés par des cohortes de Pakistanais, d'Afghans de Soudanais et autres.

- **Brenner et Ben Yehouda ont-ils œuvré de concert ?**

Ben Yehouda a été le précurseur. Il s'est imposé en publiant le « dictionnaire Ben Yehouda ». Ses écrits sont élégants, tandis que l'hébreu de Brenner est plutôt rudimentaire, proche du peuple.

- **Rôle de la Turquie concernant les juifs durant la Seconde Guerre mondiale** : Lors de la rafle des juifs de Grèce, les détenteurs de la nationalité Turque ont été épargnés par les allemands, contrairement aux autres, ce qui a conduit à une élimination quasi-totale de cette population.

En France, les juifs de nationalité turque n'ont pas été déportés. Par ailleurs, l'ambassade de Turquie a en 1942, affrété un train pour évacuer les juifs qui le souhaitaient.

- **Langue maternelle** : Notre présentatrice nous apparaît tellement à l'aise que nous nous perdons en conjectures sur sa langue maternelle. Est-ce le turc, l'hébreu, le français ? C'est le français.

À noter que certains yiddishophones regrettent que l'hébreu ait été retenu au détriment de leur langue, qui a quand même donné naissance à une culture riche et intéressante.

- Pour terminer, on a évoqué le vocable « langue maternelle » qui a donné lieu à de multiples interventions. Les avis étant partagés, un consensus a émergé : On peut avoir une langue « maternelle » qui peut être la même ou différente de la langue nationale.

Notre conférencière a été longuement applaudie, et a dédicacé son livre aux nombreux acquéreurs ; l'après-midi s'est prolongée autour du pot de l'amitié.

Ce compte rendu n'est qu'un aperçu de l'exposé de Rosie Pinhas Delpuech. Nous recommandons donc vivement la lecture de son livre.

Michel Mazza

Réunion du 22 septembre 2024 avec le professeur Yoram Meital, Magda Haroun et Samy Arié

La salle que nous avons louée au Centre Protestant était pleine ce dimanche pour écouter le professeur Yoram Meital nous parler de son livre : « *Sacred Places Tell Tales ; Jewish life and heritage in modern Cairo* ».



Magda Haroun, responsable de la communauté juive d'Égypte résiduelle, ainsi que **Samy Arié**, sont venus nous rejoindre, de retour de Stockholm où ils avaient été invités à l'occasion d'une exposition sur les Juifs d'Égypte.

Malheureusement quelques jours auparavant nous apprenions que le Professeur Meital ne pourrait se joindre physiquement à nous puisqu'il devait subir en urgence une intervention chirurgicale. Cependant nous avons pu communiquer par Zoom, malgré quelques problèmes techniques...

L'enregistrement de cette après-midi est disponible sur le site ainsi que la conférence du professeur Meital, trop dense pour être résumée. Nous publions ci-dessous l'intervention d'André Cohen ainsi que des extraits de celle de Magda Haroun et de Samy Arié, dont on pourra lire l'intégralité sur notre site www.aspcje.fr

André Cohen :

Bonjour à tous. Merci d'être venus aussi nombreux à cette réunion exceptionnelle de l'ASPCJE. Je salue la présence de nombreuses personnalités, qui nous honorent par leur présence. Ne m'en

veuillez pas, je ne pourrai pas toutes les citer (...). Nous sommes dans ce lieu en majorité d'anciens Juifs d'Égypte, installés en France ou ailleurs, ayant quitté l'Égypte, leur pays natal, entre 1948 et disons 1973. Ils ont laissé leurs souvenirs, et en général leurs biens, ainsi que les documents prouvant leur identité.

Ils étaient environ 80 000 en 1948, répartis entre Le Caire, Alexandrie, mais également en province : Tanta, Mansoura...

Ils avaient été industriels, avocats, médecins, simples ouvriers, ou commerçants, mais avaient aussi bâti des lieux de vie et de culte : Clubs, hôpitaux, orphelinats, synagogues. Ils ont laissé tout cela en quittant leur lieu de naissance, forcés ou volontairement, pour bâtir une nouvelle vie ailleurs. Ils ont réussi.

En 1980, après une période de reconstruction, vint le moment de l'interrogation sur ce que signifie être Juif d'Égypte, et un groupe d'amis réunis autour de Jacques Hassoun crée l'ASPCJE dont le but est de faire connaître aux générations futures l'histoire de leur origine, et aux égyptiens que des Juifs avaient vécu auprès d'eux.

L'Égypte ayant signé la paix avec Israël, un voyage vers le pays natal devient possible et plusieurs d'entre nous entreprennent ce voyage. Lors de ces premières visites, Albert Arié nous montre l'état de dévastation du cimetière de Bassatine situé au Caire. Les cimetières d'Alexandrie sont plus ou moins sauvegardés. Quelques années plus tard est créée l'association internationale **Nebi Daniel**, dont notre ami Roger Bilboul ici présent fait partie.



Mais quelques irréductibles étaient restés en Égypte contre vents et marées, dont mes amis Chehata Haroun et Albert Arié, car ils considéraient que leur patrie était l'Égypte, leur terre de naissance.

Je salue donc Magda Haroun qui a eu le courage et la volonté de prendre la direction de cette communauté très réduite, et de la représenter brillamment, et Samy Arié, qui a ressuscité une association : « La goutte de lait », et qui s'attache à la préservation des lieux Juifs (...)

Magda Haroun :

Je suis très heureuse d'être là ce soir, c'est un grand honneur. Lorsqu'André a dit que j'ai accepté de prendre la responsabilité de la communauté des

Juifs d'Égypte, je ne l'ai pas choisie. Elle m'est tombée dessus. Moi je voulais prendre ma retraite.

Ma mère m'a appelée à 4h du matin et le ciel m'est tombé sur la tête, littéralement. Moi je n'avais aucune idée de ce qu'était la communauté des Juifs d'Égypte, leur nombre, je ne savais rien de rien. Quelques mois après ma sœur est décédée.

Mais auparavant, lorsque nous sommes entrées dans les bureaux de la communauté nous avons eu le choc de notre vie : Tout était par terre, les registres, les armoires ouvertes... Nous nous sommes dit que nous aurions besoin d'une autre vie pour remettre tout ça en place (...).

Les personnes restées en Égypte étaient toutes des femmes. Je voulais donner une fin de vie digne à ces femmes qui ont choisi de rester en Égypte. Je me suis rendu compte qu'après elles il n'y aurait plus de Juifs en Égypte et que nous devions partir en beauté. Et je me suis retrouvée seule.

Alors j'ai insisté pour que les lieux soient ouverts au public ainsi que la synagogue, pour ceux qui voudraient partager notre peine.

Il y a eu beaucoup de monde, et des jeunes ont entendu l'appel à la radio que j'ai fait. J'ai été très émue de voir qu'un tas d'étudiants sont venus et m'ont dit : « *Regarde, tu ne nous connais pas mais nous sommes venus pour t'aider* ».

Je voulais faire quelque chose pour que ces jeunes sachent que ce patrimoine appartient à l'Égypte, ces synagogues ont été construites pour rester en Égypte, il faut préserver tout ça. Et je ne suis pas éternelle.



J'ai découvert qu'on avait 12 synagogues, qui sont sous la tutelle du ministre des antiquités. Il fallait les préserver. Il n'y avait aucune information sur ces synagogues, date de construction etc. Nous avons été aidés par des dons américains, le Professeur Meital est venu plusieurs fois.

On ne pouvait plus accéder dans la plupart d'entre elles, c'était un ramassis de poubelles.

De jeunes étudiants musulmans se sont retroussé les manches. On a rouvert les synagogues, demandé un inventaire des contenus : Sefers Torah, lampadaires, argenterie etc. avec le concours du ministre des antiquités. Je voulais empêcher les vols. Et ils vont faire ça avec les autres communautés religieuses pour lesquelles ça n'avait jamais été fait. Certains objets avaient été volés et saisis à la douane, exposés au Musée des Civilisations. On a retrouvé 150 Sefers Torah au Caire (...).

Lors de la restauration de la synagogue d'Alexandrie, le directeur de la bibliothèque d'Alexandrie a parlé de Shehata Haroun. J'avais les larmes aux yeux. Enfin on reconnaissait l'existence des Juifs dans ce pays ! *Pourquoi tu pleures me dit-il ? On parle de ton père, on parle de vous !*

"Je pleure parcequ'enfin on parle de nous, on parle de l'existence des Juifs dans ce pays !"

Il est de mon devoir que cette mémoire soit préservée, elle a été passée sous silence pendant soixante ans. Lorsque je me rends dans une administration et qu'ils voient écrit "Juive" sur ma carte d'identité ils me regardent comme une extraterrestre : "*Tu es vraiment Juive*" ? Ça me fait de la peine...

Aujourd'hui je ne vis plus que pour la communauté, pour ces gens qui n'ont plus de parole. Je me sens très seule parfois. Je suis maintenant la seule de ma famille. Je suis très fière d'être Juive.

Il faut qu'un jour l'histoire des Juifs d'Égypte soit connue. Ma mère m'a dit : "*Ton père est resté en Égypte pour ce que tu fais*". On a parlé des Juifs d'Égypte à Stockholm !

J'ai vu qu'ailleurs, pour entretenir des églises on donne des concerts on fait des discussions littéraires. C'est le seul moyen pour que des Égyptiens rentrent dans une synagogue. Ici elles sont fermées, il y a un gardien. Je veux que ces lieux ne soient pas en danger mais restent ouverts.

Ceci est principalement ce que Magda Haroun nous a déclaré lors de cette après-midi. J'espère avoir été fidèle à ses propos. L'intégralité est à écouter sur notre site.



La parole est laissée ensuite à **Samy Arié**. Son intervention complète figure sur notre site sous la rubrique "*Échos du passé*".

Ce dernier nous parle principalement du cimetière de Bassatine au Caire, de l'état dans lequel il était et des efforts pour sa reconstruction et sa préservation, à l'aide d'images Powerpoint. En voici des extraits :

Ce cimetière, créé en 882 après J.C., est l'un des plus anciens cimetières juifs encore existants, juste derrière le mont des Oliviers à Jérusalem.

Sa préservation est essentielle au maintien de l'héritage culturel et historique de la communauté juive d'Égypte. (...). Il est le témoin de la présence autrefois florissante de notre communauté en Égypte. Au fil des siècles, le cimetière a souffert de négligence, de vandalisme et d'empiètement urbain. Des efforts récents ont été déployés pour sauver et restaurer ce site historique, dans le but de préserver son héritage pour les générations futures.

Établi au 9^{ème} siècle par la communauté juive de Fustat (Vieux Caire), dernière demeure pour des générations de familles juives en Égypte, y compris des personnages éminents de l'histoire juive, il reflète des siècles de présence juive en Égypte, en particulier pendant les périodes fatimide, mamelouke et ottomane.

Au fil des flux et reflux de la présence juive en Égypte, les 57 hectares d'origine ont, au cours des siècles, été réduits à une superficie de 11 hectares.



En 1988, le gouvernement décide de construire un « périphérique » autour du Caire. Une partie de cette route devait traverser en plein milieu du cimetière, mettant en danger 300 tombes. Bassatine est soudainement propulsé sur le devant de la scène des médias internationaux. Rabbins, journalistes et chefs de mission ont afflué au cimetière.

En 1999, Mme Carmen Weinstein, qui est ensuite devenue présidente de la communauté juive du Caire, a lancé un projet pour la récupération de ce qui pouvait être sauvé du cimetière. La seule reconnaissance est venue de l'ASPCJE, dirigée à l'époque par le Dr Jacques Hassoun, et la Fédération Sépharade Mondiale a envoyé des fonds supplémentaires qui ont permis d'achever la construction du mur.

En 2011, après la révolution égyptienne, la situation s'est détériorée à Bassatine. Une partie du mur a été détruite, de nouveaux squatters ont occupé de nouvelles zones du cimetière (voir photos sur le site).

Le 19 février 2019, une délégation d'hommes d'affaires Israéliens et Américains lors de son voyage en Égypte a rencontré le président Abdel Fattah AlSissi. Au cours de la réunion, l'état de Bassatine a été soulevé et un fonds de récupération a été proposé, mais Sissi a immédiatement refusé répliquant : « C'est notre responsabilité, nous le ferons. »

Deux heures plus tard, la municipalité de Bassatine nous a contactés et nous a informés qu'ils avaient reçu l'ordre de commencer à nettoyer le cimetière et d'évacuer les squatters. (...)

Des parties manquantes du mur devaient être reconstruites afin d'empêcher les squatters de revenir et nous avions besoin de fonds pour continuer à nettoyer la zone sous le périphérique. Le ministère égyptien des Transports a décidé en 2020 d'élargir le périphérique et la communauté juive l'a accepté, mais seulement à la condition d'obtenir l'approbation et la supervision d'une autorité rabbinique

La Communauté juive du Caire (JCC) a pris contact avec l'organisation Atra Kadisha spécialisée pour la préservation des cimetières et des tombes juives dans le monde. Les plans directeurs du pont ont été modifiés par le rabbin Kalmanowitz en but de respecter « La halakha ». Sans hésitation, le Ministère des Transports les a acceptés



15 mois après...Le cimetière a été nettoyé, de nouvelles tombes ont été déouvertes, 25 personnes ont été embauchées journalièrement pendant 15 mois. Un équipement lourd loué chaque semaine. Et la population entourant le site a été sensibilisée pour le respect du projet.

Cette préservation est importante : C'est en Égypte, la terre de Moïse, que des milliers de Juifs, porteurs d'espoirs et de rêves ont vécu et/ou sont enterrés. Aujourd'hui, il est de notre devoir, en tant qu'Égyptiens de perpétuer cette mémoire.

Aujourd'hui les défis sont importants :

- Le financement est limité : La préservation des sites historiques nécessite des investissements financiers importants.
- Le manque de sensibilisation du public : Beaucoup de gens ne sont pas conscients de la valeur historique du cimetière.
- Le vandalisme et le vol : Profanation continue de tombes et vol d'artefacts de valeur.
- l'empiètement urbain : L'expansion des quartiers environnants menace l'intégrité du cimetière.

Conclusion : Le cimetière de Bassatine n'est pas seulement un site historique juif, mais fait également partie du patrimoine riche et diversifié de l'Égypte. La collaboration est nécessaire entre les communautés locales, les organisations internationales et le gouvernement égyptien pour protéger et préserver ce trésor culturel unique.

Ce compte rendu n'est qu'un bref aperçu de cette après-midi riche en rencontres et échanges et nous remercions très vivement Magda Haroun et Samy Arié pour leur présence ainsi que pour les renseignements qu'ils nous ont donné sur la situation actuelle des biens de la communauté juive en Égypte.

On peut voir sur notre site les communications intégrales ainsi que de belles photos du cimetière de Bassatine dans les étapes diverses des travaux.

Nanette Harari Damoiseau

Joseph Rosenthal et Joseph Rosenthal

Ce titre va sûrement vous surprendre : De quoi parle-t-on ? Pendant très longtemps je me suis posé des questions sur la vie et la mort de Joseph Rosenthal.

Il y avait une incohérence entre les dates de différents événements.. A quel moment est-il mort et où ? J'ai eu des discussions avec mon ami Ilios Yanakkakis (13 septembre 1931-16 janvier 2017) sans pouvoir résoudre certains mystères concernant ce personnage et nous avons constaté que même certains historiens étaient confus à ce sujet.

Je cite Ilham Khuri-Makdisi dans La revue *Cahiers d'histoire N° 105-106 de 2018 : l'identité de Rosenthal reste mystérieuse. Les archives de la sécurité égyptienne l'avaient classé comme russe tandis que d'autres sources prétendaient qu'il était suisse, italien ou encore allemand. Rosenthal lui-même insistait sur le fait qu'il était égyptien.*

Cependant Bettini et Ilbert maintenaient que Rosenthal était syrien, libanais selon Bettini et bijoutier juif né à Beyrouth d'origine russe. Je cite encore Ilios Yannakakis dans un article intitulé "Aux origines du communisme égyptien 1920-1940", parlant de l'exclusion de Rosenthal du Parti communiste égyptien en 1923 : "*Rosenthal, tout en acceptant son exclusion, chercha à entrer directement en contact avec Moscou afin d'en éclairer les raisons profondes*".

Il quitta l'Égypte et gagna l'Europe ; selon certains témoignages, sa trace se perdrait en Allemagne.

Selon d'autres, c'est en Russie qu'il aurait disparu. Mais finalement après plusieurs recherches la réponse à mes questions devenait évidente. Eureka ! Et s'il y avait eu deux Joseph Rosenthal, qui tout deux avaient vécu à Alexandrie, qui avaient été des nationalistes égyptiens, et qui tout deux avaient une même activité, la bijouterie ?

Les travaux de Rime Naguib, sociologue égyptienne travaillant en Allemagne que j'avais rencontrée, m'ont donné la solution. Elle a travaillé entre autres sur la gauche égyptienne et sur la vie d'un des deux Joseph Rosenthal. Elle a décrit en mai 2022 sa vie sous forme d'une bande dessinée. Tout devient clair. Il y avait bien deux Joseph Rosenthal. Cela semble confirmé par Rami Ginat dans son livre "*A history of egyptian communism*", qui rejoint le récit de Rime Naguib. Commençons donc par la vie du premier:

Joseph Rosenthal 1867-1927. Il est né à Beyrouth et arrive à Alexandrie vers 1890. Il exerce la profession de bijoutier. Il semble avoir milité auprès des syndicats, d'après Georges Bensoussan dans "*Juifs en pays arabes. Le grand déracinement. 1850-1975*". Mais selon moi Georges Bensoussan se trompe et confond les deux Rosenthal. Oublions donc ce personnage pour nous intéresser au plus jeune.

Joseph Rosenthal 1872-1966. Son père David Rosenthal est né dans le nord de l'Ukraine et à l'âge de 12 ans il part avec sa famille pour la Palestine car un nouveau statut des juifs les obligeait à accomplir un service militaire qui pouvait durer vingt cinq ans. La famille rejoint donc Safed, haut lieu de culture juive sous l'empire Ottoman.

David Rosenthal était connu comme un intellectuel juif parlant Yiddish, allemand et ayant une bonne connaissance de l'hébreu. Selon Joël Benin il avait des idées progressistes, a écrit différents articles dans des journaux publiés en Europe et a été boycotté par la population de Safed . Il meurt jeune, à l'âge de 36 ans, laissant derrière lui une veuve et quatre enfants. Joseph Rosenthal est né donc en 1872 à Safed et commence par avoir une éducation religieuse très

stricte. Il refuse d'aller étudier à Jérusalem à l'école de l'Alliance israélite universelle au grand désespoir de sa mère. Il est vite confronté au rigorisme des rabbins hassidiques qu'il trouve ridicules.

Il s'éloigne donc de ces derniers et lors d'une rencontre à une synagogue, un jeune lui dit qu'il était marxiste. Joseph ne connaissait même pas ce terme. À la lecture des textes de son propre père, Joseph se rend compte de leurs côtés progressistes. Il s'éloigne donc des hassidiques mais continue de fréquenter une synagogue. Il participe à une revue anarco-communiste "*Arbeter Fraynd*" ou "l'ami des travailleurs". À l'âge de 14 ans sa mère l'envoie à Beyrouth. Il s'y marie à l'âge de 32 ans et étudie l'horlogerie. Sa boutique à Beyrouth, où il s'était établi, devient un lieu de discussion politique où se retrouvent un vicaire, le fils du Mufti de Beyrouth, des grecs, et des juifs.

À cette occasion Rosenthal lit "*The communist Manifesto*" écrit en Yiddish ainsi que l'œuvre de Karl Marx "*Le capital*". Il se fait mal voir des autorités et apprend que les autorités ottomanes envisagent de l'arrêter pour injures envers Dieu ainsi que contre la Sublime Porte.

Il décide donc de partir et en 1897 il s'installe à Alexandrie et travaille comme bijoutier dans une boutique appartenant à un juif. (S'agit-il de l'autre Rosenthal qui en effet était bijoutier, d'où probablement la confusion entre les deux Rosenthal ?)

Un an après son arrivée naît sa fille Charlotte, qui deviendra plus tard également communiste. Il rejoint alors un groupe d'anarchistes et de socialistes dont la plupart étaient italiens ou juifs. Il devient ami avec un communiste anarchiste Pietro Vasai, ils organisent ensemble des mobilisations à Alexandrie contre les dirigeants et fondent en 1901 un journal en langue française "*La tribune libre*", organe international pour l'émancipation du prolétariat. Il contribue également à l'organisation de syndicats (cigaretiers, imprimeurs, tailleurs etc...). Il milite également contre les régimes totalitaires et contre le Tsar et organise des meetings lors de la révolte en mer Noire du cuirassé Potemkine.

Après la guerre de 1914-1918 les masses égyptiennes commencent à se révolter contre le colonialisme britannique avec un apogée en 1919. Rosenthal est très actif dans ces mouvements et y voit un espoir pour un changement social en Égypte. En 1921 il fonde avec Salama Musa, Mohamed Abdallah, Hosni el Urabi et Ali el Amani "*Le parti socialiste égyptien*".

Ce dernier déclarera dans le journal Al Ahram que M. Rosenthal a été très actif depuis fort longtemps dans la formation d'un parti socialiste. Le parti socialiste était en fait une couverture pour propager des idées marxistes et léninistes, ce que n'approuvait pas entre autres Musa, mais Rosenthal persistait dans ce sens.

Pour information, le Parti socialiste égyptien était composé de 80% de natifs égyptiens (comprendre musulmans ?) et de 20% d'italiens, de grecs et de juifs.

Il faut noter que le parti avait des relations avec la CGT, Confédération Générale des Travailleurs, fondée par Rosenthal, qui avait au départ 300 adhérents et qui en 2023 en comptait 20.000.

D'après Muhamed Abou el Ghamr il existait un contact direct entre le leader du Wafd Mustaffa el Nahas et Rosenthal, et même avec Saad Zaghloul qui appréciait sa position pour la libération de l'Égypte mais qui n'était pas très sensible à son combat social.

En dépit de toute son action, Rosenthal était regardé comme européen, bien qu'il n'ait jamais vécu en Europe. On lui reprochait le fait d'être juif ashkénaze, de parler plusieurs langues étrangères et d'avoir des liens avec diverses communautés européennes.

En 1920 Rosenthal est critiqué par le journal El Ahram qui lui dénie le droit de postuler aux

élections municipales à Alexandrie. Bien plus, il est attaqué dans son propre parti, malgré le fait qu'il travaille avec Husni el Urabi pour arabiser le comité central, et qu'il devient en 1922 le chef de la section européenne.

Dans le même temps les autorités britanniques demandent au gouvernement égyptien de se débarrasser de Rosenthal en l'accusant de fomenter des troubles auprès des juifs russes, de propager des idées anarchistes et d'être l'organisateur des grèves de 1920. Ils cherchent différents moyens de l'expulser soit par le gouvernement égyptien, soit par l'application de la loi martiale. Ils cherchent à prouver qu'il est russe.

Mais un autre ennui attend Rosenthal, et il provient de son propre parti. En 1922 le parti socialiste égyptien se transforme en parti communiste sous la direction de Hosni el Urabi.

Ce dernier se rendit à Moscou pour faire reconnaître le parti par l'internationale communiste. A son retour il informa les membres qu'une des conditions de Moscou était l'exclusion de Rosenthal, considéré comme non égyptien et de surcroît "bourgeois". L'Internationale communiste exigeait l'arabisation complète des P.C. du Moyen-Orient. D'autre part Rosenthal était également accusé d'être « un agent sioniste »

Un membre du P.C.E. prend la défense de Rosenthal et écrit une lettre au Komintern, soulignant son rôle dans la création du parti ainsi que son activité syndicale.

La question des militants étrangers fut en Égypte d'après Ilios Yannakakis *"non seulement l'une des causes de l'éclatement du noyau communiste originel, mais elle marqua aussi de son empreinte l'évolution des organisations communistes; elle créa parmi les militants étrangers un complexe d'illégitimité"*. C'est ainsi que Rosenthal ne figura ni dans l'organigramme du P.S.E. ni dans celui du P.C.E., bien que son rôle y fut considérable.

À la fin de l'année 1923 la C.G.T. prit part ou organisa d'importantes grèves dans les usines textiles ainsi que l'occupation de ces lieux. En janvier 1924 le Wafd sous la conduite de son leader Saad Zaghloul emporte les élections, considère que ces troubles discréditent le nouveau gouvernement, et qu'il faut plutôt lutter pour l'indépendance du pays.

Après de vaines discussions les dirigeants égyptiens du parti furent arrêtés et une vingtaine de militants étrangers furent expulsés.

Rosenthal est appelé devant la cour de justice comme témoin, explique la différence entre socialisme et communisme, et indique que l'occupation des usines relevait de la propre décision des travailleurs et de leur situation désespérée. La totalité de la plaidoirie de Rosenthal a été publiée par le journal Al Ahram.

Le 23 juillet 1924 Rosenthal est arrêté par la police égyptienne sous l'influence des autorités britanniques. On l'informe qu'il sera expulsé malgré le fait qu'il se proclame sujet égyptien. Le ministère de l'intérieur indique que tout étranger ou « sujet local » suspecté de communisme ou d'activité syndicale sera déporté. Rosenthal est donc embarqué sur le Timsis à destination de la Roumanie, mais à l'arrivée du bateau ce pays refuse de l'accueillir et après un mois de navigation à la recherche d'un pays d'accueil il se retrouve... à Alexandrie où la police l'attend. Après une aventure rocambolesque qui le voit s'échapper puis être rattrapé. Il est reconduit en prison.

Il introduit un recours contre le gouvernement, indiquant qu'en vertu de la constitution écrite un an plus tôt on ne peut pas déporter un citoyen égyptien. Un représentant de la police secrète vient le voir et lui propose le marché suivant : il doit signer un document indiquant qu'il ne va plus propager le communisme en Égypte, ni s'impliquer dans les luttes sociales et qu'échange il obtiendra en toute légalité la nationalité égyptienne.

Rosenthal accepte cette offre mais quelques semaines après sa libération il se voit refuser sa carte d'électeur en dépit du fait qu'il a toutes les preuves de sa citoyenneté égyptienne.

À partir de 1925 Rosenthal s'abstient de toute activité communiste, mais il est à plusieurs reprises interrogé par la police.

Sa fille Charlotte, qui était très liée à son père, avait épousé un juif russe, Avigdor, et était partie avec lui à Moscou en 1922 pour études.

De retour de Moscou elle est active au sein du parti communiste et est arrêtée en 1925 avec plusieurs membres du parti ainsi qu'Avigdor. Elle est accusée de conspiration criminelle pour changer par la force le système de société, et de propager des doctrines subversives.

Son père fait tout son possible pour la libérer et contacte même le Haut commissaire britannique. La cour, après neuf mois de détention, l'acquitte, tandis que son époux Avigdor est condamné à trois ans de prison.

La libération de Charlotte est désapprouvée à Moscou sous le prétexte qu'elle a critiqué des membres du P.C.E. et qu'elle aurait été défendue par un riche avocat, de surcroît membre du parti réactionnaire Al Ittihad. D'autre part le parti l'accuse de refuser de collaborer avec certains membres, mais par contre de collaborer avec son père qui avait démissionné du parti.

Charlotte et son père sont la proie d'accusations absurdes et en 1927 ils sont accusés de comploter avec Al-Hezb-al-Watani pour assassiner le roi Fouad lors d'un de ses séjours à l'étranger, et de vouloir établir un régime républicain. Après deux mois d'investigation la police a jugé que c'étaient de fausses rumeurs.

Du côté du Komintern les Rosenthal n'étaient pas bien vus et étaient marginalisés en tant que juifs. Staline ordonna l'arabisation des partis communistes du Moyen-Orient.

Charlotte quitte alors l'Égypte pour Moscou, bientôt suivie par Avigdor qui avait été expulsé à sa libération de prison. Elle continue de militer pour le P.C.E. et s'engage avec l'aide de l'avocat de son père à s'occuper du sort des prisonniers communistes.

Quelques années plus tard, sous le gouvernement de Ismaïl Sedki une loi est proclamée le 18 juin 1931 qui retire la nationalité égyptienne à toute personne résidant à l'étranger, et qui est affiliée à une organisation faisant une propagande contre le système social ou économique du pays. À la suite de cette loi Charlotte ainsi que neuf autres personnes se voient retirer leur nationalité.

En 1933 elle est exclue de l'Université de Moscou et accusée d'avoir des contacts avec son père, considéré comme "un élément bourgeois".

Avigdor est arrêté en mars 1936 alors qu'il travaillait comme expert des affaires du Moyen-Orient au sein du Komintern. Il est accusé de trotskisme, condamné d'abord à cinq années de prison, requalifiées en exécution. Il est exécuté en juin 1938. À la suite de l'arrestation de son mari, Charlotte est arrêtée à son tour et envoyée dans un camp de travail où elle demeure 18 ans jusqu'en 1955.

En octobre 1958 Charlotte retrouve à Alexandrie son père âgé de 86 ans, mais pour une courte période car les autorités égyptienne la déportent en Union Soviétique où elle termine sa vie;

Joseph Rosenthal en 1936 essaie à nouveau d'obtenir une preuve de sa nationalité égyptienne, mais elle est refusée à cause de ses opinions politiques. Il essaie à plusieurs reprises en 1948, en 1949 et en décembre 1950, mais en vain.

Dans l'étude de Rosenthal, faite par Rami Naguib, celle-ci indique qu'à partir de cette date elle ne trouve plus trace de Rosenthal. Comment vivait-il? Comment ressentait-il son rejet par ses camarades du parti? Comment expliquait-il la condamnation de sa fille en Union Soviétique?

Dans une interview à Yediot Aharonot quelques mois avant sa mort en 1965 il dit qu'il est absorbé par son travail, seul mais aimé par son entourage.

En 1963 un historien égyptien, Mohamed Anis écrit un article dans le journal Al Goumhoreya soulignant le rôle de Rosenthal dans l'histoire du socialisme égyptien. Cet article est lu à Moscou par Charlotte qui sollicite l'intervention de Khrouchev pour demander sa médiation auprès de Nasser afin de permettre à son père de quitter l'Égypte. Cet article semble avoir importuné Nasser car il est mentionné qu'un juif étranger était à l'origine du socialisme égyptien. Sa boutique a été séquestrée et Rosenthal obtient le droit de quitter l'Égypte. Il retourne dans son lieu de naissance devenu Israël, où il meurt en janvier 1966, 80 ans après son départ.

André Cohen

- Sources: Travaux de Rim Naguib, A history of Egyptian communism de Rami Ginat,
- Georges Bensoussan Juifs en pays arabes, Joel Benin

Félix Benzakein : Un portrait

(publié dans Nahar Misraïm n°16-17 en décembre 1984)

Félix Benzakein, né à Tantah en 1895, fit une longue carrière d'avocat -quarante-cinq ans au barreau national et au barreau mixte. Il fut l'un des cent avocats admis à exercer par devant la Cour de Cassation nationale lors de sa fondation, en 1934.

Son sionisme ardent ne l'empêcha pas d'être un patriote égyptien sincère et de prendre part, dans les rangs du Wafd, à la lutte contre l'occupation britannique et le régime antidémocratique qu'elle soutenait.

Juge assesseur au tribunal rabbinique d'Alexandrie et avocat conseil de la communauté juive de cette ville, il s'employa avec succès à faire admettre par les juridictions séculières et par l'administration, l'existence légale des juridictions rabbiniques et, partant, la validité de leurs décisions.

A cet effet, il fit valoir les principes du Coran et la fameuse proclamation faite par **Amr Ibn-e1-Ass** lors de sa conquête de l'Égypte en 663 par laquelle il s'engageait à respecter l'indépendance juridique des communautés religieuses.

Félix Benzakein plaida dans la plupart des affaires politiques impliquant des coreligionnaires. Il faut surtout rappeler celle où il défendit un groupe de jeunes élèves des écoles juives d'Alexandrie, jugés pour avoir pris l'habitude de se rendre aux abords du Consulat d'Allemagne afin d'insulter le consul au passage de sa voiture et d'outrager le fanion hitlérien. Ils furent tous acquittés.

De même, Félix Benzakein plaida pour un journaliste juif, Maurice Fargeon, accusé d'avoir écrit de la mère d'Hitler, dans une biographie sur celui-ci, qu'elle se livrait à la prostitution. Condamné en premier ressort à une peine de trois mois de prison, Fargeon fit appel et vit sa peine réduite à une simple amende, ce qui ne manqua pas de provoquer la protestation du gouvernement allemand.

Pendant la guerre israélo-arabe de 1948, Félix Benzakein fit annuler par la Cour de Cassation la décision de la Cour d'Assises d'Alexandrie qui avait condamné à trois ans de prison un jeune Juif accusé d'avoir piétiné publiquement le portrait de Farouk et ceux des autres rois arabes. Ce jeune homme fut acquitté. Maître Benzakein était très populaire dans les milieux arabes qui le tenaient en haute estime, en particulier depuis le jour où, grâce à une énergique intervention auprès de Lloyd George, Premier Ministre de Grande-Bretagne, il avait réussi à faire commuer la peine de mort infligée par un tribunal militaire britannique à un adolescent égyptien de seize ans.

On se rappelle le jeune avocat Benzakein, talentueux, Juif et Égyptien avec une égale ferveur, impétueux dans ses luttes pour les justes causes, qu'elles fussent juives ou égyptiennes, les leaders arabes de l'époque ne professant pas cette hostilité systématique dont plus tard ils allaient se glorifier.

Conciliant l'amour qu'il portait à sa patrie égyptienne avec son amour pour Israël, il rêvait d'un nouvel âge d'or où Juifs et Arabes revivraient l'heureux temps où, côte à côte, ils traduisaient Aristote et se donnaient pour tâche d'éduquer un Occident encore inculte, où un Juif, premier ministre d'un Calife



marocain, édifia au Caire pour la gloire de l'islam la fameuse mosquée d'El Azhar.

Dignitaire de l'ordre des "Bné-Brith" à Alexandrie, Maître Benzakein fut élu deux fois président de la loge Nabi Daniel, puis vice-président de la Grande Loge d'Orient.

Président de l'association sioniste révisionniste à Alexandrie, il organisa la réception grandiose donnée au théâtre de l'Alhambra en l'honneur de Jabotinsky, en visite dans cette ville.

En 1932, le gouvernement de Sidky Pacha, hostile au Wafd et acquis à la Grande-Bretagne, fit arrêter pour fomentation de troubles les deux dirigeants wafdistes d'Alexandrie et anciens ministres : Abdel Fattah el Tawil Pacha et Badr Bey ; Maître Benzakein fut l'un des trois avocats désignés par le barreau d'Alexandrie pour les défendre, et ils obtinrent leur libération.

Il fonda, en collaboration avec Jacques Rabin, l'hebdomadaire juif "La Tribune juive". Les éditoriaux qu'il publia dans ce journal lui valurent une large audience.

En 1946, tristement frappé par la recrudescence insolite d'un fanatisme religieux à caractère politique, né de la propagande outrancière des "Frères Musulmans", il travailla, avec des amis musulmans, à apaiser cette effervescence. Dans ce but, il fit traduire en arabe la fameuse tragédie de Stefan Zweig : "Le Prophète Jérémie" ; il écrivit pour cette traduction une préface d'un lyrisme émouvant, rappelant aux Juifs et aux Arabes leur fraternité ancestrale.

Après avoir été pris personnellement à partie par les "Frères Musulmans", il entra en contact avec Nokrachi Pacha, Premier ministre, qui lui proposa de se rendre aux États-Unis à la tête d'une commission de Juifs égyptiens pour rechercher un terrain d'entente entre Juifs et Arabes en Palestine, et éviter ainsi toute effusion de sang entre eux. Ce projet fut mis en échec par certains dirigeants des communautés juives du Caire et d'Alexandrie, indifférents à la cause sioniste, et surtout soucieux de leur quiétude. Nokrachi Pacha, quant à lui, prônait la constitution d'un État fédéral binational, juif et arabe.

Maurice Mizrahi (*extrait d'une conférence prononcée à Jérusalem en 1984*)

Propos de Liliane Luxardo (née Benzakein) recueillis par sa fille Gigliola vers 2019

Ma mère Liliane est née en 1924 à Tantah. Son père Joseph Benzakein était né en 1888 et sa mère Fortunée Botton en 1900. Voici l'un des derniers propos que j'ai recueillis auprès d'elle dans les dernières années de sa vie :

« Mes parents sont tous deux nés à Tantah. Immigrées en Égypte au 19^{ème} siècle, leurs familles étaient assimilées à la culture arabe ambiante jusque dans les années 1880. Ensuite, elles ont progressivement adopté la langue et la culture françaises.



Mes deux grands-pères étaient de langue maternelle arabe. C'est la génération de mes parents qui a adopté le français. C'était normal car cela permettait d'accéder à une meilleure éducation. En général, les enfants des Juifs de Tantah allaient à l'Alliance Israélite Universelle jusqu'au Brevet et ceux qui voulaient continuer allaient au Caire. Les garçons allaient aussi chez les Jésuites. Cela avait été le cas de mon père.

En 1928, ma mère a fait pression sur mon père pour quitter Tantah et aller vivre à Alexandrie pour suivre sa sœur Inès qui s'y était établie avec son mari. J'avais quatre ans.

Je suis allée à l'école à six ans. J'avais appris à lire et écrire à la maison car j'étais pressée de faire comme les grands. Je suis d'abord allée à l'école de Madame Jabès et de sa sœur Mademoiselle Hacco. Elle s'appelait Victorine Jabès et venait de Turquie.

Son école comprenait l'école infantine et l'école élémentaire jusqu'au Brevet.

En général, les enfants des Juifs de langue française d'Alexandrie allaient à l'école de l'Union juive, à l'école Jabès ou à celle de la Mission laïque française (le « Lycée français »).

Mme Jabès avait reçu la nationalité française « pour mérite ». En 1956, on lui a pris son école et on l'a expulsée vers la France.

Quand la France a capitulé en juin 1940, on pensait que la France n'avait plus d'avenir et mes parents m'ont mise à l'école anglaise (Scottish School for Girls). Ma scolarité a été perturbée parce que nous sommes partis en famille plusieurs mois à Tantah pour fuir les bombardements italiens de 1940. Cette école aussi a été fermée en 1956.

Pendant la guerre, tous mes cousins Chamla ont été mobilisés dans l'armée de la France libre (au Liban) car ils étaient originaires d'Algérie.

Quand j'ai connu ton père après la guerre, sa mère Nonna Piera (qui était juive mariée à un Italien catholique) était contente. Elle m'a dit : « On va faire Kippour ensemble ». Mais je lui ai répondu : « Moi, je ne fais pas Kippour ». Elle allait faire Kippour chez sa sœur, Tante Berta, hors de la maison. Nonna Piera avait fait l'école italienne, mais toutes ses amies étaient juives. »

Gigliola Luxardo

Nous avons reçu ce texte de notre ami Ovadia Zaco. Peut-être qu'il évoquera des souvenirs chez nos lecteurs...

Souvenirs d'enfance des années quarante à Al Qahira par Ovadia Yves Zacot

La langue maternelle de Tia (tante) Liza était l'espagnol, mais elle était arabophone puisqu'elle ne connaissait que l'Égypte.

Elle ne savait même pas qu'elle était française, tandis que ses trois frères s'affirmaient français authentiques.

Ma tante était une cuisinière confirmée ; chez elle, chaque repas était un festin. Son mari était Halabi (d'Alep) donc elle combinait les saveurs de Syrie et des plats judéo-espagnols, ça donnait des mets succulents. Les femmes juives d'Égypte savaient préparer des plats savoureux et utilisaient intuitivement les épices d'Orient : cumin, coriandre, carvi.

Ma mère aussi savait bien cuisiner ; elle avait appris de sa mère, née à Salonique.

Elle nous préparait des « medias de calavassa » (courgettes farcies à la viande) très savoureuses.

Un jour, Nona (ma grand-mère) a enseigné à ma mère comment cuisiner le « Hamim » qu'on doit préparer le vendredi matin pour célébrer le « Shabbat » (chez les Ashkénazes ça s'appelle chulent).

Je devais avoir 4 ans mais je m'en souviens comme si c'était hier. On m'a donné à goûter des pommes de terre de ce ragoût, j'avais dit que c'était très bon, elles m'ont expliqué que c'est parce qu'on fait frire les morceaux de pommes de terre avant de les faire mijoter dans la viande et on les laisse cuire à très petit feu. Quel bonheur !!!

À Pourim, on célébrait la fête chez Tia Liza. Toutes les familles se réunissaient.

C'était une grande joie. Tout simplement on jouait aux dés ou aux cartes (sept et demi) on misait des millièmes, autant dire des pois chiches. Ma tante servait des « kobébas » (kebbés) que je ne connaissais pas, puisque c'est un hors-d'œuvre syrien.

J'ai aussi découvert chez ma tante la « mélokhéya » une soupe typiquement égyptienne.

Ça devait être en 1943, l'appartement à notre droite était occupé par un couple. Lui était un haut gradé de l'armée britannique. Elle, je l'appelais : « El Enguélizéya » (l'Anglaise). En fait, il s'est avéré que l'Anglaise était une juive polonaise ; mes parents l'avaient même invitée pour passer Pessah (Pâques) chez nous.

Enfant, je tombais souvent malade en hiver (angine et forte fièvre). Donc on appelait notre médecin traitant, docteur Bensimon, qui était un grand ami de mon oncle David, ça fait qu'il était un peu de la famille. Il aimait réciter de la poésie française à mes grandes sœurs qui s'en émerveillaient.

Avant de partir, notre médecin réclamait ses honoraires à mon père qui lui répondait régulièrement de les demander à son frère David qui les lui réglerait.

Je crois qu'en fait il s'agissait d'une sorte de jeu et qu'en fin de compte notre médecin n'a jamais été payé.

On habitait à Charaa (rue) Abbas, une belle promenade qui aboutissait à la gare centrale. Le métro Emmad el din (centre ville)-Heliopolis (banlieue) passait à toute vitesse, nous séparant du quartier populaire de Charabeya situé de l'autre côté des rails. L'hôpital israélien était situé en plein dans ce quartier arabe. Le frère de notre Dr Bensimon, qui était également médecin, travaillait dans cet hôpital.

Un jour, en traversant cette fameuse rue Abbas, le docteur a rencontré par hasard mon père et lui a dit qu'il s'arrêtait tous les jours dans un magasin qui vendait du « aassir el assab » (jus de canne à sucre) pour boire ce jus « médicament » très bon pour la santé.

Dans les années 20 et 30, mon père mettait le chapeau en tant que « khawaga » à l'européenne. Cependant, dans les années 40, il mettait le « Tarbouche » (Fez), nationalisme oblige. Il travaillait à l'EDF locale : Le Bon et Cie. Il prenait le tramway à l'arrêt du Midan Sakakini devant le fameux palais du même nom. Il rencontrait les mêmes employés qui prenaient tous le tramway à la même heure. Ils finissaient par se connaître tous et conversaient amicalement.

Mon père avait une montre avec une chaîne qu'il mettait dans une poche de son « sidéri » (gilet). Cette montre affichait les jours de la semaine et les mois de l'année. J'étais fasciné par cette montre à l'ancienne.

Quelquefois, rarement, on achetait des « fatayer », une sorte de crêpe épaisse que le vendeur saupoudrait de sucre en poudre. Ça ne me plaisait pas, je peux la décrire aujourd'hui comme un « étouffe chrétien ».

Il y avait aussi le vendeur de « Aar éssousse » (jus de réglisse). Un personnage folklorique, avec son linge coloré autour de la taille, son gros pichet en verre maintenu par une ceinture à laquelle était suspendu un plateau de petits gobelets et le son de ses deux cymbales en cuivre qu'il faisait s'entrechoquer l'une contre l'autre, retentissait au loin pour signaler sa présence. Il tenait une aiguière en cuivre contenant de l'eau pour rincer les verres.

Même si j'appréciais ce spectacle folklorique, je n'osais pas boire ce « aar éssousse » mais un jour la curiosité l'a emporté, pourquoi pas ? Essayons ! Grande était ma déception, je n'aimais pas ça du tout !!

Ainsi allait la vie à Al Qahira.

Films et conférences remarquables

Il y a une bonne dizaine d'années j'avais été contacté par le cinéaste égyptien Amir Ramses concernant son film "Jews of Egypt".

J'avais réussi à organiser la projection de son film, d'abord à l'O.S.E., puis lors d'une séance de notre association. Devant le nombre de personnes voulant voir ce film j'avais contacté l'exploitant de cinéma Dulac qui a accepté de le projeter au cinéma "Les trois Luxembourg". Depuis cette date notre association reçoit des films pouvant intéresser des juifs égyptiens.

C'est ainsi que je suis allé voir la semaine dernière le film "**Carla et moi**", invitation à une avant-première du cinéaste **Nathan Sylver**, et en présence de ce dernier. Je ne connaissais rien de ce cinéaste, mais j'ai été subjugué par ce film à tel point que je n'ai pas vu le temps passer et qu'au bout des 1h51 (durée du film) j'étais étonné que la séance soit terminée. J'avais jugé ce film, tourné dans un milieu juif, comme très New-Yorkais.

Or, peu après, à ma grande surprise, je découvre dans la rubrique culture du journal "Le Monde" une page entière sous le titre "Les névroses familiales d'un juif newyorkais".

Sans dévoiler la trame de ce film on découvre le chantre d'une synagogue dans la quarantaine, un peu ou complètement hystérique, qui perd sa femme et en même temps sa voix. Complètement perturbé il retourne habiter chez ses deux mères, Meira sa mère véritable, et Judith, d'origine philippine (plus juive que juive).

Elles cherchent à lui trouver une nouvelle épouse, mais Ben, obsédé par les malheurs qui lui arrivent, erre dans la ville et cherche noise à des inconnus dans des bars. Blessé, il est relevé d'une chute par une femme pouvant être sa mère. Il s'avère que c'est son ancienne professeuse de musique.

Une amitié se noue et cette dernière lui dit que malgré son âge avancé elle veut faire sa Bat Mitsva et lui demande de la préparer avec lui.

Je ne dévoilerai pas la suite du film mais signalerai plusieurs scènes délirantes telles qu'un dîner chez les parents de Ben avec la famille du rabbin de la Synagogue.

Je cite "Le Monde" : *"Sans craindre d'essentialiser et donc de réduire le style de Sylver tel qu'il s'exprime dans ce film, on dira qu'il relève du régime 100/100° ashkénaze, soit l'équivalent 100% santé, mais à l'envers"*.

C'est une plongée dans le cerveau souffrant d'un héros digne des planches du théâtre yiddish de l'Ancien Monde comme du roman juif américain du Nouveau Monde, en passant par les constructions mentales ciselées et oppressantes d'un Franz Kafka. En conclusion, un très bon moment. Un film à aller voir absolument.

Dans un tout autre genre, une conférence au **Centre Rachi** m'a fortement intéressé. Il fallait s'inscrire par internet, ce que j'ai fait. Arrivé un quart d'heure à l'avance j'ai été très surpris de voir le nombre impressionnant de personnes faisant la queue sous la surveillance d'un car de police garé à proximité et des gendarmes armés.

Trois niveaux de surveillance : D'abord montrer sa carte d'identité, puis une fouille au corps et enfin contrôle de l'invitation.

Il est regrettable dans la France de 2024 qu'il faille autant protéger une activité juive.

Mais enfin de quoi s'agissait-il ? C'était un débat sous le titre *"Sommes-nous devenus des juifs du 7 octobre ?* N'ayant pas enregistré ce débat ni pris trop de notes je vais essayer de transmettre ce que j'ai retenu.

Le premier intervenant était l'acteur **Stéphane Freiss**, qui relate une interview de Romain Gary, il me semble en 1970, par un journaliste. Romain Gary souligne la diversité des juifs de France, certains se prononcent pour Israël et d'autres contre, mais ils sont tous plus ou moins touchés par l'antisémitisme. Il souligne d'autre part qu'il ne voit pas le problème entre être français et juif et qu'il ne faut pas être intimidé par l'antisémitisme. Il me semble qu'il ait dit que l'antisémitisme était dépassé, résiduel.

Anne Sinclair, à qui le médiateur donne ensuite la parole, semble répliquer à cette formule "antisémitisme résiduel" en soulignant qu'on avait vécu une parenthèse enchantée, où on pensait que cette notion était dépassée, et qu'on ne reviendrait plus jamais en arrière.

Dès le 8 octobre on a vu une déferlante d'antisémitisme non seulement en France mais à travers le monde. Elle cite la grande violence des campus américains. En ce qui concerne son cas elle ne se pense pas juive du 7 octobre car elle a toujours porté en elle sa part juive. Il n'y a pas eu de déclic ce jour là. Le déclic a été plutôt de voir la fin d'un mythe. On pensait que l'anéantissement des juifs était impensable et cela a changé brusquement. On a vu que "le plus jamais ça" était devenu une réalité.

Valérie Zenatti lui succède en nous disant qu'elle non plus n'est absolument pas une juive du 7 octobre, mais plutôt une juive du 6 octobre, jour de la guerre de Kippour. La suite du 7 octobre a été très vite suivie par le déni des massacres sous prétexte de l'antisionisme qui cachait l'antisémitisme. Elle raconte une émission de France Culture qui a eu lieu le 10 octobre, où elle est en présence entre autres d'un palestinien qui ne répond pas à la question qu'on lui pose (qui était culturelle), mais qui se lance dans une diatribe justifiant le massacre. Le journaliste veut le ramener au sujet mais il déclare que l'État d'Israël est une aberration et qu'il finira par disparaître.

A la suite de ce propos l'émission est coupée et Valérie Zenatti nous dit qu'elle fait un malaise.

Sébastien Spitzer prend la suite et commence par nous dire qu'en ce qui le concerne il est manifestement un juif du 7 octobre. Il revient au texte de Romain Gary et signale que dix ans avant ce texte un million de

personnes défilaient aux Champs Elysées pour protester contre la phrase du général de Gaulle "*Un peuple sûr de lui et dominateur*", mais qu'au moment où Romain Gary est interrogé l'antisémitisme semble avoir disparu. Spitzer, à une question du modérateur, nous dit qu'en tant qu'ancien journaliste puis romancier, il a tenu à aller très vite après le 7 octobre en Israël pour mettre le mot juste et pour dire la vérité. Il est important d'avoir le mot juste devant un tel événement. Or la situation était encore beaucoup plus grave que ce que l'on pouvait imaginer.

Stéphane Freiss nous lit ensuite un texte de David Ben Gourion dans les années 60 qui déclare dans un humour provocateur qu'en Israël les juifs vivent comme des goïms tandis que dans la diaspora les juifs vivent en juifs parmi les goïms. Il s'explique : les juifs en Israël font eux même tout ce qu'il est permis de faire, planter des arbres, construire des maisons, exercer toutes les professions, tandis que en diaspora les juifs semblent s'interdire de se donner le droit de tout faire. Ils vivent en juifs souvent cachés et parfois reclus.

Voilà ce que j'ai retenu, mais ce n'est certainement pas tout car le débat était très riche. Par contre une citation d'Anne Sinclair m'a marqué : Elle souligne l'ambiguïté d'Emanuel Macron sur la situation au Moyen-Orient. Le "en même temps" ne peut pas marcher. Il faut se prononcer clairement et condamner le 7 octobre, quitte à avoir un autre regard sur la suite.

André Cohen

Vu dans la Presse

Derrière de nombreux dessins animés se cache un discret milliardaire israélo-américain passé par l'Égypte et la France. Retour sur la formidable ascension d'un petit vendeur de cactus.

Mars 2017, Hollywood Boulevard. Haïm Saban inaugure une étoile à son nom sur le célèbre Walk of fame. Que de chemin parcouru pour cet homme parti de rien qui incarne à merveille l'image du self-made-man !



Cactus et guitare

Né à Alexandrie en 1944, **Haïm Saban** est le fils d'un modeste marchand de jouets. Juive, sa famille est expulsée d'Égypte en 1956. À 12 ans, l'adolescent commence une nouvelle vie à Tel Aviv.

Mauvais élève, indiscipliné, il quitte l'école très tôt, doit vendre des cactus dans les rues ou travailler comme ouvrier agricole pour vivre. Ses rares moments de joie, il les trouve dans le groupe de rock « *The Lions of Judah* » dont il est bassiste et manager. Alors qu'il a 29 ans, le groupe s'arrête et Haïm Saban immigre en France où il s'imagine faire fortune.

Le bon filon

Nous sommes en 1973, les Trente Glorieuses se terminent bientôt. Le jeune homme, débrouillard, a une idée de génie : les séries américaines et japonaises commencent à débarquer dans l'Hexagone mais personne ne s'intéresse aux bandes originales. Il rachète les droits pour une bouchée de pain et en fait des disques. C'est lui qui produit, réarrange puis distribue les BO de Goldorak, Les Mystérieuses Cités d'or, Starsky et Hutch, Dallas...

Conquête de l'Amérique

Voyant les choses en grand, il part à Los Angeles en 1993. Cette fois-ci, il a en poche 500 000 dollars et possède sa société, Saban Productions, qui ne demande qu'à croître. Il duplique le business model au pays de l'Oncle Sam. Mieux encore, il achète les droits de séries animées japonaises qu'il réadapte aux États-Unis. Son coup de génie ? L'acquisition de Super Sentai qu'il transforme en Power Rangers.

En 1995, il s'associe avec Rupert Murdoch et lance la chaîne Fox Kids sur laquelle il produit notamment deux séries devenues culte : Les Tortues Ninjas et Casper. Cela lui permet d'entrer dans le petit monde des milliardaires.

Culbutes

Par la suite, l'entrepreneur réussit plusieurs opérations financières qui accroissent sa fortune : en 2001, Murdoch et Saban vendent Fox Kids à Disney et les associés se partagent 5 milliards de dollars.

Deux ans plus tard, le groupe audiovisuel allemand KirchMedia fait faillite, il en acquiert une part qu'il revend rapidement, empochant une belle plus-value. Autre opération réussie, la cession de la franchise Power Rangers pour 522 millions de dollars à Hasbro. Belle réussite pour le fils d'un petit marchand de jouets d'Alexandrie.

Philanthropie et investissement

Même s'il a quitté Israël tôt, le milliardaire y reste attaché et engagé. Il a monté une société de capital-risque qui finance des start-up locales, est un mécène du parti travailliste. Dans son pays d'adoption, il fait partie des super-donateurs du parti démocrate, conditionne ses versements au soutien à Israël, subventionne des think tanks qui planchent sur des solutions de paix au Proche-Orient. Son engagement à gauche ne l'empêche pas d'aimer le luxe et de l'assumer.

En 2019, il s'est offert Éminence, un yacht de 80 mètres de long qu'il a racheté à l'oligarque russe Alexandre Khloponine.

Lucas Jakubowicz

Extrait de « decideurs-magazine.com »

Hommage à Didier Monciaud (1964-2024) Spécialiste de l'histoire des gauches en Égypte

Didier Monciaud est mort le 26 juillet 2024 au Caire en Égypte, son pays de coeur. Il avait 59 ans.

Ses écrits (79) sont disponibles sur internet: https://isidore.science/a/monciaud_didier

J'ai eu la chance de bien le connaître au Caire l'année 1998-1999 quand j'enseignais à l'Institut de droit des affaires internationales (IDAI) rattaché à la Faculté de droit de Paris I Panthéon-Sorbonne. Cet Institut se trouve au sein de la Faculté de droit du Caire et elle est l'héritière de l'ancienne École de droit française du Caire où de nombreux juifs égyptiens francophones comme Albert Arié avaient étudié.

Après plus d'une décennie passée en Égypte, cette année 1998-1999 avait été difficile pour Didier. Il avait quitté le pays après avoir eu des problèmes avec l'Université américaine du Caire parce qu'il avait proposé à ses étudiants égyptiens de lire notamment le livre « Islam et capitalisme » de l'historien français d'origine juive, orientaliste et marxiste, Maxime Rodinson.

Une autre collègue de Didier d'un autre département, celui de la littérature et des études arabes, avait été aussi licenciée cette fois parce que certains ouvrages étaient considérés comme contraires aux bonnes mœurs. C'était l'époque où la censure était réapparue en Égypte depuis l'affaire Abou Zeid et la question de son apostat.

Didier Monciaud était l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire politique de l'Égypte contemporaine et des mouvements de gauche en Égypte ainsi que de l'histoire du communisme égyptien. L'un de ceux qui redonna également toute sa place aux juifs d'Égypte communistes et plus largement de gauche qui étaient égyptiens ou étrangers et engagés dans les luttes sociales et anti-coloniales. Il avait une connaissance profonde de la société égyptienne contemporaine. Il avait exploré pour son terrain d'étude des archives privées et publiques.

Il s'attachait également dans son travail à redonner aussi la parole aux témoins de cette histoire peu connue du grand public. Didier avait par exemple interviewé Albert Arié dit « Titi » qui nous a quittés.

Après l'Égypte, Didier avait finalement retrouvé en France sa passion de l'enseignement de l'histoire-géographie mais pour un autre public, celui des collégiens et lycéens. Il avait contribué pendant de longues années à la diffusion du savoir sur l'histoire contemporaine politique de l'Égypte au sein de l'université populaire (UP).

Il publia 79 articles qui ont renouvelé l'historiographie sur l'histoire politique égyptienne contemporaine et les mouvements de gauche en Égypte, notamment dans la Revue du CEDEJ (Le Centre d'études et de documentation économiques, juridiques et sociales). Ses plus nombreuses contributions furent celles publiées dans les « Cahiers d'histoire, revue d'histoire critique ».

Parmi ses travaux de recherche, on retiendra le numéro de Cahiers d'histoire (revue d'histoire critique) intitulé « les Gauches en Égypte, XIXe–XXe siècle », qu'il dirigea et qui fut publié en France en 2008. Son intervention à l'IREMMO en 2012 est également disponible sur internet.

Isabelle Lendrevie (Avocate et Docteure en droit)

Joyce Blau

Joyce Blau est décédée le 25 octobre à Paris, après une bataille courageuse contre le cancer,

Elle était née le 18 mars 1932 au Caire.



C'était une activiste politique de gauche éminente, ayant travaillé en étroite collaboration avec Henry Curiel.

À la suite de son assassinat en 1978, le Comité Palestine-Israël a créé et poursuivi ses efforts pour promouvoir le dialogue entre l'Organisation de libération de la Palestine et le Mouvement de paix israélien tout au long des années.

Outre son combat politique, elle était une linguiste distinguée qui a consacré sa vie à l'étude de la langue, de la littérature et de la civilisation kurdes.

Joyce Blau a été rédactrice en chef de la revue *Kurde Studies*, a étudié à l'Institut national des langues et civilisations orientales, et son travail a contribué de façon significative à promouvoir le statut

des études kurdes au niveau international.

Pour ceux qui ne la connaissaient pas Joyce Blau est apparue dans le documentaire *Jews of Egypt* 2012 d'Amir Ramsès, parlant de son héritage et de ses expériences personnelles, mettant en lumière sa relation avec la communauté juive en Égypte.

Au revoir Joyce, ton héritage et tes efforts inlassables avec tes compagnons pour la paix resteront immortels, et salue nos proches

À propos du livre *Juifs d'Égypte, de l'Exode à l'exil*.

Vous trouverez, joint à ce nouveau numéro du bulletin, un appel à souscrire à l'édition du livre *Juifs d'Égypte, de l'Exode à l'exil*, qui va paraître en décembre 2024. Ce livre est le recueil des Actes du colloque qui s'est tenu en 2007, à l'occasion du cinquantenaire de notre départ d'Égypte. Tous les détails pratiques pour le commander figurent dans la feuille de souscription, et le sommaire, au verso, vous donnera un aperçu plus précis du contenu de l'ouvrage.

J'aimerais retracer ici l'histoire de cet ouvrage qui a connu bien des péripéties avant de voir le jour.

En février 2007, à l'occasion du cinquantenaire de notre départ d'Égypte, notre association, l'ASPCJE, en collaboration avec l'INALCO et particulièrement avec M. le Professeur Tedghi, a organisé pendant quatre jours un colloque qui a réuni plus d'une vingtaine d'intervenants : des universitaires reconnus, chacun spécialisé dans son domaine d'études et de recherches, et aussi des Juifs d'Égypte qui avaient vécu la dernière période et qui nous ont fait part de leurs connaissances et de leurs témoignages.



Au vu de la qualité et du succès de ce colloque, le Professeur Tedghi, secondé par deux de nos membres, Jo Chalom et Émile Gabbay, ont formé le projet un peu fou de réaliser la publication des actes de ce colloque. Ils n'avaient pas prévu tous les obstacles qui allaient surgir ! Je vais vous en dire quelques mots afin que vous puissiez comprendre pourquoi c'est seulement en 2024 que sont enfin publiés les actes d'un colloque qui s'est tenu en 2007 !!!

Depuis la collecte des textes auprès des auteurs, leur saisie dans un premier manuscrit, bien imparfait il faut le dire, le choix, le traitement des photos, la recherche d'un imprimeur etc...Ils se sont heurtés à d'innombrables difficultés. Tout ceci sans moyens, faisant tout par eux-mêmes, avec le seul désir d'aboutir. C'est dire que malgré tout le temps et l'énergie consacrés à ce travail, le projet a pris un énorme retard, avec des phases de découragement, de suspens et même d'arrêt.

Puis...Sont survenus, presque simultanément, le décès de Jo Chalom en 2018 puis celui d'Émile Gabbay en 2019... et alors là, il y a eu encore un arrêt que l'on a cru définitif.

Cependant, au bout d'un certain temps, nous avons été quelques-uns à refuser que soit perdu le travail déjà accompli et nous avons voulu rendre hommage à la mémoire des disparus qui tenaient tant à la publication de cet ouvrage pour assurer la transmission de notre histoire aux générations à venir ainsi qu'aux futurs étudiants et chercheurs.

Nous avons donc pris le relais en 2022, et sous la supervision de M. Tedghi, que je veux remercier ici pour sa disponibilité, sa participation active et ses conseils éclairés, Claude Guetta et moi-même nous sommes attelées à la relecture du manuscrit.

Il a fallu veiller à l'harmonisation des différents textes et bibliographies, la translittération de l'arabe et de l'hébreu selon les normes en vigueur, le traitement des caractères diacritiques, l'insertion des photos, la mise en page, etc... Je vous fais grâce de toutes les difficultés qu'à notre tour nous avons rencontrées. En bref, il nous a fallu plus d'une douzaine de relectures minutieuses d'un manuscrit de 350 pages pour aboutir à un texte de grande qualité que nous pouvions finalement proposer à un éditeur. Nous l'avons donc confié aux éditions Geuthner, un éditeur orientaliste spécialisé dans ce type d'ouvrages et le livre pourra enfin paraître. En décembre 2024.

C'est un ouvrage qui pourra figurer dans les bibliothèques universitaires, et nous l'espérons également en Égypte, afin de témoigner, pour d'éventuels publics et chercheurs, de la présence immémoriale du judaïsme égyptien. Certes, 17 ans se sont écoulés entre la tenue de ce colloque et sa publication mais en fait...l'histoire n'a pas changé depuis, le vécu des témoins non plus ! Mais encore faut-il payer les frais d'édition !

C'est pour cela que nous vous demandons de répondre généreusement à cette souscription et d'acheter cet ouvrage dès aujourd'hui, avant sa parution. Les différents auteurs abordent un large éventail des divers aspects du judaïsme égyptien, dans un mélange inédit de textes érudits, de témoignages intéressants et de belles photos. De plus, vous bénéficiez d'une remise par rapport au prix public.

Ce livre, restera dans votre famille pour vous, pour vos enfants et petits-enfants, un livre de mémoire, un livre qu'ils trouveront sur vos étagères quand ils voudront un jour connaître l'histoire de leur famille, savoir d'où ils sont issus, d'où venaient leurs grands-parents...ou leurs ancêtres !

Yvette Gabbay

Livres à lire

Pour ceux qui s'intéressent à l'islamisme en Algérie et qui ne sont pas trop émotifs je conseille vivement le livre de **Kamel Daoud "Houris"**, récemment sorti chez Gallimard. ***Kamel Daoud vient de recevoir le prix Goncourt !***

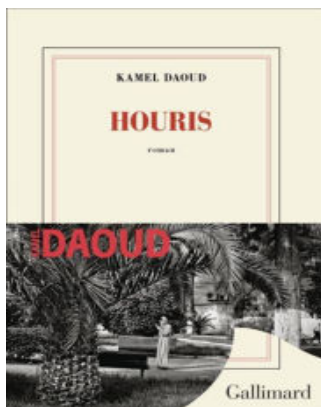
Cet écrivain s'est fait connaître en 2013 avec son roman "Meursault, contre-enquête" publié à Alger aux Éditions Barzakh, puis repris en France par Actes Sud. Dans ce livre Kamel Daoud reprenait le roman « l'Étranger » d'Albert Camus, mais inversait les rôles entre l'Algérien qui n'a pas de nom et le français Meursault. Kamel Daoud a énormément publié entretemps et contrairement à Boualem Sansal qui choisit de rester en Algérie, il choisit de s'établir en France et devient entre autres chroniqueur au magazine "Le Point".

Dans ce magistral roman, l'auteur se questionne sur le fait que l'on trouve dans les moindres villages algériens des monuments ou des plaques célébrant la guerre contre la France, Mais rien n'est mentionné

sur les années noires de la guerre civile des années 1990. Bien plus, il a été voté des lois pour punir quiconque évoque cette période.

Il décrit le parcours d'une jeune oranaise, Aude, qui vit avec sa mère (adoptive), mais qui porte au cou une énorme cicatrice (comme un sourire), qu'elle cache par un foulard, Ses cordes vocales aussi sont détruites. On apprend qu'elle a perdu toute sa famille, dont sa sœur aînée, lors des massacres commis par les islamistes, et qu'elle a échappé de peu à la mort.

Elle est enceinte d'une fille à qui elle veut raconter son histoire. Elle hésite entre garder cet enfant dont le père est mort par noyade, dans ce pays tellement marqué par ces années noires, et par un pouvoir militaire brutal, ou l'éliminer. Peut-on donner la vie quand on vous l'a presque arrachée? Elle entreprend un long voyage pour essayer de retrouver son village natal, où elle pense que sa sœur l'a sauvée de la mort en détournant vers elle l'attention des tueurs.



Durant ce voyage effectué en stop elle rencontre toutes sortes de gens dont un fils d'imprimeur qui a également vu toute sa famille assassinée, et qui parcourt le pays dans sa camionnette avec les livres imprimés par son père, sans pouvoir se fixer nulle part, car dans cette course éperdue il pense trouver l'oubli.

Elle est également confrontée, à l'arrivée dans son village, à des imams qui sont d'anciens tueurs et assassins. Mais personne ne veut se remémorer le passé et tout le monde se tait.

On prétend ne pas connaître sa famille. Bref rien ne s'était produit.

Durant tout ce long parcours alternent la description du voyage et le récit des massacres passés, qu'elle ne peut raconter qu'à la fille qu'elle porte dans son ventre. Ce livre est publié sous la rubrique Roman. Mais peut-on le qualifier ainsi, ou plutôt comme un témoignage ?

Autre livre qui peut intéresser nos adhérents alexandrins, celui de **Alaa El Aswany "Au soir d'Alexandrie"** publié chez Actes Sud en juin 2024, et traduit de l'arabe par Gilles Gauthier.

Inutile de présenter cet auteur qui s'est fait connaître par son roman, plus tard adapté au cinéma, "L'immeuble Yacoubian".

"Au soir d'Alexandrie" m'avait été recommandé par mes enfants qui m'avaient dit qu'il décrivait toute notre époque. Mais ce n'est pas le cas car l'action se déroule à la fin des années 1950, alors que la majorité des juifs, des français et des anglais avaient déjà quitté le pays. Ne restent que quelques grecs.

Dans cette ville une bande d'amis dont une française propriétaire d'une librairie, une grecque directrice d'un restaurant « Artinos », (probablement Athinéos), un homme d'affaires d'origine syro-libanaise, un avocat et d'autres, se réunissent dans un bar où, l'alcool aidant, ils se plaisent à refaire le monde. Mais ils sont infiltrés par la puissante police politique "Mabahess" et par l'armée toute puissante sous le règne de Gamal Abdel Nasser. Les Mabahess trouvent des prétextes futiles pour les inculper puis les terroriser. Quelle sera leur attitude ? Soumission, lâcheté, courage, chacun va réagir à sa façon, mais certains seront obligés de quitter leur pays natal à contre cœur.



Au moment de quitter le pays, Tony, dont l'usine a été nationalisée : "*Ce n'est pas la perte de l'usine qui me rend triste...Ce qui est vraiment le plus triste, c'est d'aimer sincèrement, puis de découvrir que ceux que tu aimes t'oublie complètement, avec la plus grande facilité*".

Avons-nous été oubliés par les égyptiens? Le départ des étrangers est-il la fin d'une époque ?

En dehors de l'intrigue, ce qui peut intéresser les anciens alexandrins c'est le fait que l'auteur décrit aussi la ville et nomme les lieux, cafés ou restaurants par leur véritable nom. Peu de romans écrits par des égyptiens se déroulent à Alexandrie. Naguib Mahfouz par exemple n'a écrit qu'un seul roman sur Alexandrie : "Miramar".

Également le premier roman d'**Eric Chacour** qui vit au Canada et qui a remporté le Prix des Libraires 2024 pour son livre "**Ce que je sais de toi**", édité au Québec par les éditions Alto.

On suit l'histoire d'un jeune médecin d'une famille aisée du Caire, Tarek, qui reprend le cabinet de son père, et qui lors d'une visite à un dispensaire qu'il a créé rencontre un jeune chiffonnier qui l'entraîne à soigner sa mère atteinte d'une maladie incurable. Cette rencontre avec le jeune chiffonnier ébranlera la vie rangée de Tarek, ses relations avec sa femme Mira, sa grand-mère, et sa veille servante.

A travers ce roman nous évoluons dans l'Égypte nassérienne des années 60, puis 80, pour finir à l'année 2000 au Québec. Sans dévoiler la trame de ce roman et devant ce qui semble un drame, le héros n'a pas d'autre choix que l'exil. Une très bonne description de la communauté levantine d'Égypte.

Et en ces temps troubles de combats au Proche-Orient plusieurs ouvrages paraissent sur le conflit Israélo-Palestinien.

Citons entre autres le nouveau livre de **Denis Charbit** : "**Israël L'impossible État Normal**", paru en septembre 2024 chez Calmann-Lévy, et la réédition du livre de **Gilles Kepel** : "**Le bouleversement du monde. L'après 7 octobre**" chez Calmann-Lévy également.

Bonne lecture.

André Cohen

Nos lecteurs nous écrivent

C'est avec plaisir que je souscris à l'édition du Colloque de 2007. J'y avais assisté, on y parlait de mon arrière-grand-père le rabbin Raphaël Ben Shimon.

J'y ai fait la connaissance du regretté Jo Chalom, ainsi que de l'ASPCJE, rencontre si importante.

Un grand merci à vous tous.

Josseline Bensimon

Je suis désolée d'avoir dû partir avant la fin de la présentation dimanche, mais je tiens à vous remercier d'avoir organisé la présentation du Professeur Meital. J'ai trouvé que sa remarque sur le passage des Juifs en Égypte et maintenu par des égyptiens, est une proposition intéressante, et que cela entraîne aussi l'idée que toute notre histoire disparaît très vite.

Dans ce contexte, je vous envoie des rapports de la synagogue Ashkenazi du Caire datés de 1937 et 1938 qui m'ont été envoyés par Mr. Jacob Rosen, et où figurent le nom de mes grands-parents, un oncle, ma tante et un cousin. (Voir prochainement ce document sur notre site, ndlr)

J'y ai trouvé les activités de la synagogue fascinants : La Goutte de Lait y figure, ainsi que l'organisation de bals, des séances de cinéma, des soirées théâtrales, des dons aux scouts Macchabis. Les mentions les plus poignantes sont celle de la Ligue contre l'antisémitisme et celle du « Secours aux réfugiés allemands », déjà en 1937 ! Toutes les activités « d'un monde disparu » comme dirait Stefan Zweig, y figurent. Encore merci. J'apprécie beaucoup vos activités !

Gilda Poliakin

Cher André, cher Roger,

Merci à vous, cher André, de m'avoir accueillie parmi vous hier après-midi. Le public était attentif, chaleureux et avisé. Plus que le nombre, c'est ce qui compte pour le conférencier.(...)

A bientôt et bravo pour tenir à bout de bras cette précieuse association.

Rosie Pinhas Delpuech

Appel à témoignages

Je m'appelle Myriam Raccah, et je suis une réalisatrice franco-italienne d'origine juive égyptienne.

Je me permets de vous contacter dans le cadre d'un projet qui me tient à cœur, et pour lequel j'aimerais solliciter votre aide.

Je travaille depuis un certain temps à un long-métrage documentaire autour de ma grand-mère, Juive d'Égypte, qui s'est exilée en France avec sa famille en 1956 lors des événements de Suez.

En deux mots, le film est une comédie -quelque peu mélancolique- dans laquelle je convoque le spectre de ma grand-mère, et avec lui toutes les complexités d'une identité judéo-arabe en voie de disparition, en

jouant entre images d'archives, autofiction, péplums hollywoodiens et des conversations skype avec une vieille tante.

Ma grand-mère étant décédée depuis longtemps déjà, j'aimerais beaucoup pouvoir rencontrer des anciens d'Égypte qui auraient envie de me raconter leur vie là-bas : je m'intéresse notamment à la vie de tous les jours au Caire entre les années 1930 et 1950 environ, recoupant des thèmes comme le multiculturalisme, la complexité des cohabitations et la "dolce vita" des classes moyennes et supérieures ; ainsi que les contrastes sociaux entre les populations "européanisées" et les travailleurs arabes ; et aussi, bien sûr, les rites et traditions concernant spécifiquement les communautés juives urbaines à cette époque.

Si vous pensez que ma demande pourrait intéresser l'un ou plusieurs membres de votre association, je serais ravie de venir vous rencontrer et vous parler d'avantage de mon projet Dans l'espoir que ces quelques lignes vous donneront l'envie de m'aider, je reste bien sûr à votre disposition pour tout complément d'information et vous souhaite une très belle journée

Bien cordialement,

Myriam Raccah, 07 84 95 54 2

Programme des prochaines activités

Les " Cercles de Lecture" se tiennent en général le samedi après-midi à 15 heures à la Maison des Associations du 12^{ème}, 181 avenue Daumesnil, 75012 Paris. Métro Daumesnil ou Dugommier, mais consultez aussi nos annonces par courriel ou sur notre site : www.aspcje.fr

L'année 2025 comportera de très riches rencontres, portant sur la littérature, l'histoire ainsi que la grave situation politique actuelle.

Samedi 18 janvier 2025 à 15h

Nous débuterons l'année en fanfare. En effet Nous allons recevoir la grande romancière israélienne **Orly Castel-Bloom** qui nous présentera en priorité son tout dernier roman **Biotope**, publié chez Actes Sud et traduit par **Rosie Pinhas Delpuech**. L'auteure, qui vient à Paris pour uniquement une semaine et pour intervenir auprès du MAHJ, a accepté grâce à notre amie Rosie, de nous consacrer son après-midi du samedi.

Samedi 8 février à 15h

David Naïm nous fait le plaisir de nous présenter son premier roman "**L'ombre pâle**", publié en mai 2024 aux éditions de L'Antilope. Nous découvrons les relations très intimes d'un fils avec son père. Il nous décrit une histoire familiale très riche qui se dévoile à lui le jour où il doit s'occuper des funérailles de son père.

Samedi 22 Mars à 15h

Nous nous plongerons dans la politique actuelle du Moyen-Orient. En effet **Éric Danan**, ancien ambassadeur de France en Israël de juin 2019 à juillet 2023, nous fait le plaisir de partager ses réflexions sur ce qui se déroule actuellement dans cette partie du monde. Nous apprendrons certainement les dessous de ce qui s'est passé, ou qui se passe encore en Israël

Samedi 5 Avril à 15h

Nous débuterons ce trimestre en recevant notre grand ami **Robert Solé**, qui vient de publier en mai 2024 aux éditions Perrin une très instructive étude intitulée "**Suez. Histoire d'un canal à la croisée des mondes** » Énorme fresque historique qui commence par le débarquement de Napoléon en Égypte, se poursuit sous Saïd et Ismaïl, pour se terminer de nos jours avec l'importance du canal et les dangers qu'il subit avec les actes des Houtis.

Samedi 26 Avril à 15h

Daniel Fishman viendra spécialement d'Italie pour nous présenter son livre (avec énormément de photos) : "**Jews of Egypt 1869-1956**" Nous reviendrons plus longuement sur ce sujet.

Tenez-vous au courant de nos activités et des compléments d'information en consultant régulièrement notre site : www.aspcje.fr et en consultant vos mails.